



LE POSTILLON

IDÉOLOGIE

Génération Mao

Comment nombre de nos intellectuels, entre 1966 et 1976, ont-ils pu succomber au mirage du Grand Timonier ? C'est cette énigme qu'éclaire brillamment François Hourmant dans « Les années Mao en France » (Odile Jacob).

C'était l'époque du mao-spontex, des maos maso et d'un best-seller, « De la Chine », de Maria-Antonietta Maciocchi, qui vantait les attraits de ce paradis et les mérites infinis du Grand Timonier : « *C'est la puissance et la vérité du nouveau "lui-même"* », diagnostiquait Philippe Sollers. On a oublié l'ampleur de l'aliénation intellectuelle que représenta la fascination française pour la Chine maoïste. Comment, pourquoi la nation la plus « intelligente du monde » s'est-elle laissée abuser, une décennie durant, par l'un des grands meurtriers de masse ? Mystère qu'éclaircit François Hourmant, spécialiste de l'histoire culturelle, en brossant la fresque des « Années Mao en France » ■ F.-G. L.

Le Point : Comment expliquer qu'à partir de 1966 une partie de l'intelligentsia française se prenne de passion pour Mao ?

François Hourmant : Cette figure iconique cumule plusieurs rôles. Depuis la Longue Marche, Mao incarne le révolutionnaire, l'homme d'action, comme Castro ou le Che. La diffusion en édition très bon marché du « Petit Livre rouge » cette année-là (deuxième meilleure vente en 1967 en France) l'inscrit au panthéon des théoriciens de la révolution, aux côtés de Lénine ou Staline. La rupture qu'il introduit avec les canons philosophiques de l'Occident, l'usage de métaphores poétiques, animales (« Tigre de papier ») et florales, cette dissonance intellectuelle, mais aussi les talents esthétiques du Grand Timonier parachèvent la figure du philosophe-roi.

Le contexte historique joue aussi un rôle essentiel...

La guerre du Vietnam, qui cristallise l'engagement anti-impérialiste, crée un appel d'air. Depuis Budapest et le rapport Khrouchtchev, en 1956, l'URSS a provoqué une désillusion chez les marxistes. La rupture sino-soviétique de 1963 érige la Chine en modèle alternatif. La Révolution culturelle, lancée par Mao en 1966, ravive les espérances. C'est la révolution dans la révolution. Elle est présentée fausement comme un mouvement spontané venu de la base, des Gardes rouges, un élan anti-autoritaire dirigé à l'origine contre les mandarins à l'université. Les étudiants français feront de la Chine une page blanche. Ils y projeteront leurs attentes et verront dans ce pays une nouvelle terre d'utopie.

Cette incarnation de l'avenir radieux supplante même Cuba comme creuset du romantisme révolutionnaire. Ainsi se construit une « Chine à la française », selon l'expression de Lucien Bianco, d'autant plus fascinante qu'elle est lointaine, très difficile d'accès et mystérieuse.

Vous citez Raymond Aron qui, dans « L'opium des intellectuels », dénonçait en 1955 cette prégnance des mythes révolutionnaires chez les intellectuels français...

En allant sur place, les intellectuels croient qu'ils vont découvrir la réalité, alors qu'ils ne voient qu'un « théâtre d'ombres », comme le disait Simon Leys. La volonté de réenchanter le monde et le désir préalable de croire l'emportent sur la découverte, qui n'est là que pour conforter des certitudes. Tous ces visiteurs de marque, politiques ou intellectuels, sont reçus avec de nombreux privilèges matériels et symboliques, ce qui neutralise d'éventuelles critiques. Dans leurs écrits publiés a posteriori, on découvre qu'ils avaient conscience que l'enthousiasme et le rêve d'égalité dont ces privilégiés ont rendu compte à leur retour ne correspondaient pas à leurs convictions profondes. C'est le cas de certains voyageurs de la revue *Tel quel*, comme Marcelin Pleyne ou Roland Barthes, qui dénonçait en privé les « briques idéologiques », ce discours dogmatique déversé en Chine à longueur de journées.

On est surpris par l'indulgence dont bénéficie Mao dans la société française.

C'est une véritable maomania, qui infuse dans la société et la culture de masse avec des déclinaisons dans la mode – la fameuse veste Mao lancée par de grands couturiers, dont Cardin –, l'art – avec Erro, Rancillac, avant la célèbre série de Warhol en 1972 –, la chanson – Dutronc et Nino Ferrer. Les médias participent aussi à cet engouement, en particulier *Le Nouvel Observateur* et *Le Monde*, où opèrent plusieurs journalistes fascinés par la Chine, ce qui explique le rejet très violent subi par Simon Leys qui, dès 1971, dans « Les habits neufs du président Mao », dénonce les exactions de la Révolution culturelle et l'aveuglement de ses adorateurs hexagonaux. Il ne faut pas négliger l'emprise persistant de l'héritage marxiste dans les médias et les sciences humaines, ainsi que le poids de maîtres à penser comme Althusser ou Sartre, dont l'engagement auprès des maoïstes marquera le chant du cygne.

« La fraction intellectuelle s'est plutôt bien reconvertie à l'université, dans l'édition ou le journalisme. »



Tels quels à Pékin. De g. à dr., photographiés par Julia Kristeva en avril 1974, les rédacteurs de la revue « Tel quel » François Wahl, Philippe Sollers, Marcelin Pleyne et Roland Barthes.

L'engouement déborde sur l'échiquier politique....

Editées en octobre 1967, grand succès de librairie, les « Antimémoires » de Malraux versent dans le dithyrambe. On est en présence d'une sinophilie d'ordre, indépendamment de toute foi révolutionnaire. Ce qui est exalté, ce sont le chef et ses réalisations. On retrouvera ce même ton renforcé par une dimension prophétique dans le best-seller d'Alain Peyrefitte « Quand la Chine s'éveillera... » – près de 1 million d'exemplaires vendus en 1973 –, qui s'appuie sur un séjour de quinze jours en 1971 pour faire l'éloge du « couvent discipliné ».

On associe les maoïstes à Mai 68, mais le lien est loin d'être évident.

En Mai 68, les maos ne sont pas absents, mais ils ne sont plus à l'avant-garde ni à l'épicentre de la contestation. Par ailleurs, leur orthodoxie dogmatique, leur austérité, leur ascétisme puritain jurent un peu avec la liesse et l'ambiance libertaire. Les maos se caractérisent par leur extrême sérieux; il n'est qu'à voir la violence avec laquelle ils fustigent le film de Godard « La chinoise », qui a présenté la révolution comme un jeu « L'heure venue, Godard aura des comptes à rendre », écrit-on. Il existe cependant une partie plus libertaire des maoïstes qui, autour du mouvement Vive la révolution et du journal *Tout!*, réalisera une synthèse inédite entre culture de la révolution et contre-culture américaine, médiatisant le combat des femmes ou le droit des homosexuels avec l'essayiste Guy Hocquenghem.

Hocquenghem, qui écrira en 1986 une « Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary ». Vous soulignez la part de comédie dans cette contestation.

Une forme de comédie qui contraste avec la tragédie en cours en Chine, les massacres, les exactions de la Révolution cultu-

relle, dont, certes, l'étendue est très mal connue. Mais, si la Chine offre un gisement de signes pour cette génération, elle favorise aussi une violence des mots qui désamorce la violence des actes, même si certains maoïstes lancent des actions spectaculaires, comme le saccage de l'épicerie Fauchon. L'idiome « Mao » invite à l'invective, à l'insulte – « collabo, flic, bonze » sont les plus courantes –, voire à l'appel au meurtre. « On a raison de séquestrer les patrons » est un des grands mots d'ordre.

Qu'est-ce qui explique le craquèlement du miroir aux alouettes ?

Tout d'abord, le moment Soljenitsyne, en 1974, la polémique avec le PCF qui, plus largement, ouvre le débat sur le totalitarisme et les camps. L'année suivante paraît chez Gallimard « Prisonnier de Mao. Sept ans dans un camp de travail en Chine », de Jean Pasqualini, qui vient corroborer cette réalité concentrationnaire, l'existence du laogai chinois. Ce début d'une dénonciation des idéologies totalitaires est médiatisé, bruyamment, par André Glucks-

mann, puis par ceux que l'on a appelés les « nouveaux philosophes », mais fait écho aussi au travail initié par les deux figures de proue de la revue *Socialisme ou Barbarie*, Cornelius Castoriadis et surtout Claude Lefort. Il faut aussi prendre en compte les révélations sur les atrocités commises lors de la Révolution culturelle, sans négliger le génocide cambodgien entre 1975 et 1979, et les boat people vietnamiens. En outre, cette période marque la fin des grands récits idéologiques et l'avènement de ce que le sociologue Christopher Lasch appela en 1979 la « culture du narcissisme ». On bascule d'un paradigme rouge à un paradigme hédoniste.

Comment se recycleront tous ces maoïstes ?

La fraction intellectuelle s'est plutôt bien reconvertie dans des positions dominantes au sein du champ universitaire, éditorial, comme Michel Le Bris, ancien directeur de *La Cause du peuple*, ou journalistique. *Libération*, avec Serge July, Antoine de Gaudemar, fut fondé dans le prolongement de l'Agence de presse Libération, proche de la Gauche prolétarienne. On connaît les trajectoires des frères psychanalystes Jacques-Alain et Gérard Miller ou celle des architectes Roland Castro, Christian de Portzamparc ou Jean-Pierre Le Dantec, directeur de l'Ecole d'architecture de Paris. Jacques Broyelle, qui fit le voyage à Pékin en 1967, est devenu journaliste à *Valeurs actuelles*. Etrange trajectoire que celle de ces maos qui, comme Pierre Rigoulot, André Glucksmann ou Olivier Rolin, feront un grand écart idéologique: après avoir dénoncé l'impérialisme américain au Vietnam, ils finiront en défenseurs inconditionnels des Etats-Unis, justifiant l'intervention en Irak menée par George W. Bush ■ PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

« Les années Mao en France. Avant, pendant et après Mai 68 », de François Hourmant (Odile Jacob, 288 p., 22,90 €).